

ARCHITECTURES UTOPIQUES D'INTÉGRATION ET ARCHITECTURES ARCADIENNES DE LIBÉRATION

Intentionnalités et éthiques architecturales face à l'histoire

Marc Brabant

ARCHITECTURE, TEMPORALITÉ, HISTORICITÉ

Société internationale pour l'architecture et la philosophie

2025.12.11 - ENS, Paris

Marc Brabant - 2025.12.11 - marcbrabant.net

Architecture-Temporalité - Historicité, Société internationale pour l'architecture et la philosophie
L'ART ARCHITECTURAL DANS L'ENJEU DE LA CONSTRUCTION DES MONDES

ARCHITECTURES UTOPIQUES D'INTÉGRATION ET ARCHITECTURES ARCADIENNES DE LIBÉRATION

*Intentionnalités et éthiques architecturales face à
l'histoire*

Texte de la présentation orale

Je vais démarrer mon propos par un court texte, un conte, qui va nous mener de plain-pied dans la complexité du sujet auquel je souhaite donner des propositions de clarifications.

Babel,

Dans les lointaines vallées de l'Euphrate, chacun assembla ses pierres, matérialisa ses rêves.
Se juxtaposèrent là des récits de plus en plus nombreux et de plus en plus complexes.
Les constructions y incarnèrent les fantasmes individuels et les idées collectives.
Il s'y côtoyaient les rêves d'hier et ceux des avenirs possibles.
La Cité fut bâtie de cette richesse.
L'accumulation de ces libres imaginaires constituait son âme,
les architectes lui appliquèrent l'apparence d'ordre et la flamboyance, ils avaient en idée sa perfection.
Cette cité, se plaît-on aujourd'hui à croire, a été heureuse.
Le langage y était en partage, les rêves étaient accordés.

Avec le temps, insidieusement, au rythme de l'accroissement, on glissa vers le temps de la disparition des évidences et vers celui des complexités excessives,
puis vers celui des incompréhensions et des vaines affirmations.
Puis, finalement, vers celui de la perte des espérances.
La juxtaposition de libertés innombrables aboutit aux assujettissements consentis, au contrôle puis à l'oppression. Vint alors le temps des intolérances, des obligations, des coercitions et des interdits.

Les pierres furent codifiées et contraintes,
leur langage devint pesant.

Les préoccupations de cohérence et les efforts d'artifices d'ordres, s'imposèrent au bâti, sans se préoccuper des désirs qui lui permettent d'être.
Vinrent les outrances et le désamour.
Les dégénérescences et les écroulements se multiplièrent, on se détournait.

Certains cherchèrent le salut dans les tentatives désespérées motivées par des nostalgies d'ordres pourtant impossibles. Vivant sous le regard d'un passé figé, ils interdirent l'avenir.
Ils ne purent que ralentir l'effondrement des pétrifications.

D'autres, au contraire, fuirent Babel et partirent au loin dans les montagnes d'Arcadie.
Ils y bâtirent dans la solitude, chacun pour eux-mêmes, sous les étoiles, des rêves de libertés renouvelées. Ils bâtirent, pour leur âme, des maisons merveilleuses.
Ils remplirent les pierres de leurs rêves.

Heureuses et simples, ces maisons ne furent jamais assez grandes pour accueillir les amitiés.
On les assembla de plus en plus nombreuses et de plus en plus hautes.
Cette cité en croissance infinie, jamais ne serait assez parfaite, puissante et haute.



Babel, planche extraite du livre d'artiste KATAKLUSMOS, *Les Mondes du premier homme*, 2025.

Le mythe de Babel et de l'effondrement des sociétés complexes

Dans ce conte rédigé en clin d'oeil à Hegel, on retrouve mêlés au moins deux mythes : Celui de Babel, évidemment, qui positionne les vanités individuelles et collectives face à l'humaine finitude et l'inexorable du temps : le récit relate l'évolution depuis un enthousiasme lié à l'assurance collective et l'énergie de l'édifications, vers un sentiment de perte de sens, de disparition de langage commun et d'effondrements.

Ce mythe renvoie également à l'idée de l'inéluctable *Effondrement des sociétés complexes* défendu par J. Tainter¹ dans son ouvrage éponyme, ouvrage éclairant pour interpréter notre actualité, submergée de sentiment de fin du monde.

Ce conte intègre par ailleurs une vision cyclique de l'histoire, produite par deux idéaux complémentaires mis dans un jeu de tension dynamique. Il y a d'un côté l'Utopie, idéal bien connu dont l'objet est l'organisation parfaite des cités et, de l'autre, l'Arcadie que je propose en contrepoint. J'adosserai cette philosophie de l'histoire au modèle proposé par Platon dans *Les Lois*.

Le remplacement des mondes de Platon à Kant

Dans cet ouvrage important, un des interlocuteurs, l'Athéniens, réfléchit à l'établissement des civilisations. Il y interroge l'origine des paradigmes et des croyances qui fondent les lois et les constitutions. Pour son enquête, il propose une logique d'éternel recomencement : au sein d'une durée *immense et inimaginable*², dit-il, les civilisations et les mondes, comme tous les êtres, naissent et meurent. Les cités et les civilisations vont de la vie à la mort en passant par la dépravation, les déluges successifs se chargeant des destructions. *Cité, organisation civile, arts, lois, et, avec cela, la perversité en abondance*³, écrit-il, *disparurent, les villes étant situées dans les plaines et en bord de mer furent alors détruites de fond en comble*⁴.

Le cycle des mondes ainsi proposé va des sociétés complexes à la perdition, puis à la renaissance par la simplicité et la pureté retrouvées. L'humanité, à chaque fois, se donne l'Arcadie comme nouveau départ. Elle se retrouve systématiquement réduite à un tout petit groupe d'humains, à un individu et son foyer familial. *Parmi les hommes qui vivaient alors, nous dit l'Athéniens dans sa description de l'après déluge, ceux qui ont échappé à la destruction ont dû généralement être des pâtres des montagnes, sur les sommets desquelles ça où là furent sauvegardées de petites étincelles de ce qui est le genre humain*⁵. La vie qui en résulte est pure et simple. L'homme protégé par l'absence de civilisation y est pour de bonnes raisons naturellement bon.

Avant Rousseau, Platon, déjà, rend responsable les sciences, les arts et la société de la perversion des hommes, mais juge la civilité néanmoins inéluctable et souhaitable.

¹ TANTER, L'Effondrement des sociétés complexes, 2020. (1988)

² PLATON, *Les Lois*, III, 676, 2007, p. 706.

³ PLATON, *Les Lois*, III, 678, 2007, p. 708.

⁴ PLATON, *Les Lois*, III, 677, 2007, p. 707.

⁵ PLATON, *Les Lois*, III, 677, 2007, p. 707.

Il s'agit là d'un questionnement classique et récurrent dans l'histoire de la philosophie : pourquoi et comment se crée la complexité sociétale qui rend la vie humaine tellement contrainte ?

Reformulée par Kant dans son *Histoire universelle au point de vue cosmopolitique*, la question présente un antagonisme⁶ fondamental entre un idéal de vie simple mais misanthrope et le développement du sublime génie humain motivé par la contrainte générée par la présence du prochain. Sans ces qualités certes en elles-mêmes peu sympathiques, d'insociabilité, d'où provient la résistance que chacun doit nécessairement rencontrer dans ses prétentions égoïstes, écrit-il, tous les talents resteraient à jamais enfouis dans leurs germes au milieu d'une existence de bergers d'Arcadie, dans un amour mutuel, une frugalité et une concorde parfaites⁷. En ce sens, la tension entre l'idéal individualiste Arcadien et le besoin de cité semble structurel.

Ces récits d'origines et de cycles racontent que les regroupements d'individus de plus en plus nombreux imposent de transformer les habitudes, rythmes et coutumes en lois et législation.

L'ordre naturel est petit à petit remplacé par des contraintes négociées ou imposées. Le simple bonheur se perd, la compréhension immédiate de l'ordre et les principes partagés se corrompent. La complexification des relations et les sciences deviennent nécessairement tellement savantes qu'elles dégénéreront inmanquablement en finalités sans finalité, possiblement nocives.

La tension polaire Arcadie-Utopie et les besoins existentiels fondamentaux

En corrélation avec ces cycles et en me basant sur l'étude des imaginaires du XVIII^{ème} siècle, j'ai donc établi la dualité Arcadie-Utopie qui repose sur un principe dynamique de libération.

Dans l'histoire, il y a, selon cette hypothèse, continuellement deux pôles complémentaires et irréductibles l'un à l'autre, entre lesquels toute vie humaine oscille dans une logique homéostatique.

- D'un côté, le pôle Arcadien. Il représente un besoin fondamental de liberté, c'est-à-dire celui de se libérer de toute contrainte sociale. Cette pulsion implique la responsabilité de soi-même, tant pour la vie matérielle que spirituelle. Cette quête peut être exaltante. Elle peut aussi être une source de doute métaphysique vertigineux face à l'inexorable finitude.
- De l'autre côté, il y a, en contrepoint, le pôle utopique. Il ordonne le besoin de certitudes et de sécurisation et donc de prise en charge de l'individu par la rationalité et la société. Ce besoin induit une quête de maîtrise et de contrôle des risques matériels et spirituels. Il implique alors une soumission volontaire de chacun aux lois, aux langages, aux idéologies, aux récits et aux religions.

Il induit un choix de déresponsabilisation apaisant. D'une certaine manière, ce second pôle peut également constituer une libération : celle de soi-même.

⁶ KANT, *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*, 2020, p.16.

⁷ KANT, *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*, 2020, p.16.

Ces deux pôles offrent ainsi, dans un jeu de tensions dynamiques, ce que j'appelle un principe de libération qui n'est pas sans lien avec les logiques de projections qu'Ernst Bloch appelle *principe espérance*, c'est-à-dire la production d'imaginaires existentiellement nécessaires qui définissent des idéaux que l'on peut désirer accomplir.

Le jeu pendulaire entre les aspirations vers l'Arcadie ou vers l'Utopie produit un va et vient entre le désir d'intégration et le désir de désaliénation.

A l'échelle des civilisations l'Arcadie exprime des désirs de simplification lors des moments de fin et de grands changements civilisationnels. On retrouve ainsi le renouveau du thème Arcadien au XVI^{ème} siècle puis celui de la pastorale au XVIII^{ème} siècle notamment dans la littérature et les arts. En temps de crise des valeurs partagées et du langage commun, l'Arcadie se présente comme un recours.

L'architecture confrontée à l'Arcadie

L'étude de ces moments zrcadiens de libérations montre qu'ils constituent une remise en question fondamentale de l'architecture.

Pour analyser cet imaginaire particulier, je me suis appuyé sur le corpus assemblé par l'architecte néoclassique Friedrich Wilhelm von Erdmannsdorff pour la réalisation du royaume-jardin idéal de Wörlitz-Dessau et en particulier sur la bibliothèque à caractère de manifeste qu'il conçut avec le prince. On y trouve regroupés les textes majeurs évoquant l'Arcadie depuis les antiquités jusqu'aux modernités anglaise, françaises ou allemandes.

Ces nombreux textes et les modèles politiques Arcadiens qu'ils comportent, décrivent un retour systématique à la nature et la constitution de petits groupes non urbains.

Ce qui m'a frappé, dans ces idéaux, c'est que les arts ainsi que l'architecture et les architectes en sont systématiquement banis.

Le rejet de l'art architectural indique qu'il est incompatible avec la liberté recherchée.

On retrouve ce rejet chez Rousseau, évidemment, mais aussi chez Wieland, Haller, Fénelon, Schnabel, Gessner, Heinse et bien d'autres.

Néanmoins, chez tous, bien que l'on refuse le grandiose des villes ainsi que les arts, les sciences et l'architecture, la beauté, elle, est désirée, omniprésente et les maisons sont particulièrement soignées et jolies.

Ce constat conduit nécessairement à deux interrogations majeurs :

- En quoi ces jolies maison ne sont pas de l'architecture ? d'abord,
- Puis : Qu'est ce qui différencie les beautés recherchées, de l'art, qui est lui condamné ?

Cela oblige à une série de questions dont les réponses constituent le cœur de ma thèse
La première question est absolument frontale : *Qu'est-ce que l'architecture ?*

Cette définition est un préalable nécessaire pour répondre à d'autres questions qui se présentent en cascade :

- Qu'est ce qui différencie une architecture d'une simple construction ?
- L'architecture est-elle un art, peut-elle être un art ?
- Dans l'affirmative, est ce que toutes les architectures relèvent de l'art ?

- Dans le cas contraire, qu'est ce qui différencie une architecture qui relève de l'art d'une autre ?

- Quelle est la nature de l'art architectural et quelle est sa légitimité ?

Et enfin : - La légitimité éthique de l'art en architecture est-elle à tout moment de l'histoire la même ?

Définition de l'architecture

Pour définir l'architecture, je propose comme point de départ le truisme suivant : l'architecture est une construction qui réclame un architecte.

La légitimité de ce dernier ne s'établit évidemment pas sur un titre mais sur sa nécessité, c'est-à-dire sur une compétence et une science spécifique . Le bâtiment architectural est alors une construction qui ne peut pas exister sans ce savoir.

L'architecte, Platon déjà le souligne dans *Le Politique*, ne fait ni par lui-même, ni pour lui-même. Il ne construit pas mais il rend possible. Pour l'essentiel, il organise et planifie, rassemble des spécialistes divers et ordonne.

Il en découle donc pour l'architecture cette définition :

Elle est une construction complexe qui exige un savoir théorique et une autorité et implique une organisation sociétale hiérarchisée et assujettie à une cause commune. Elle soumet les parties à l'ensemble et les moyens au résultat. En conséquence, l'architecture est, dans son ontologie, un acte violent et holiste car la totalité prévaut sur les parties et la collectivité prévaut sur l'individu.

L'architecture est, de fait, la matérialisation de l'ordre du monde issu du langage commun. L'architecture constitue en cela la représentation, par le bâtiment, d'une société pour elle-même et par elle-même.

L'architecture ainsi définie je la nomme mondaine. L'architecture mondaine construit, exprime et maintient la cohérence de mondes sociétaux. Elle est ontologiquement liée au collectif et on comprend à la fois la fascination des architectes pour les Utopies en tant que quête de perfection totalitaire, et leur banissement des idéaux Arcadiens.

Par ailleurs, dans ce jeu où la construction tend à la société le reflet d'elle-même, on pressent que l'architecture ne peut-être moralement bonne que quand la société est heureuse et qu'elle est dérélictive dans les situations de dégradation des valeurs communes.

Si on en revient au conte de départ, on perçoit également qu'elle est structurellement impliquée et impactée par les jeux de construction-effondrement et on pressent que se jouent là des questions éthiques qui nous concernent aujourd'hui tout particulièrement.

L'architecture confrontée à l'acosmicité

Notre monde actuel, sous tous les aspects (géopolitique et moral autant que social, écologique et sanitaire) s'effondre, nos constats de désastres sont ceux d'un monde que nos valeurs ne parviennent plus à maintenir cohérent et qui pour cette raison ne nous convient plus. Notre système de valeurs, notre Babel s'effondre. Dans un tel contexte, quel est le sens de l'action architecturale ?

En même temps que nous déplorons l'apocalypse que nous créons, nous rejetons notre monde et rêvons déjà du *monde d'après*.

Dans les mots de Michael Fössel, dans son *Après la fin du monde : un monde que l'on est pressé de voir finir n'est déjà plus un monde*⁸. La vie dans la perte du monde et dans la perte de soi est ce qu'il appelle l'acosmicité. On ne vit plus, dans ces conditions, la construction enthousiaste d'un monde ou d'une société mais son étiollement.

La vie dans cette *acosmie* est contraire à toute vie bonne car elle produit des empêchements de déploiement d'existence, d'au moins deux manières fondamentales :

- Elle produit d'abord la perte du présent qui empêche toute possibilité de transcendance ou de satisfaction dans l'immanence. La vie se retrouve assujettie aux nécessités et aux contingences vidées de sens et de substance⁹. Ainsi, les excès de technique, d'administration et de technocratie mécanique prennent de plus en plus de décisions de façon prédéterminée et indépendamment de nos expériences, voire se substituent à nos capacités de choix et de libre détermination de nous-mêmes¹⁰. Nous perdons l'aventure individuelle de l'existence, nous nous abandonnons et nous perdons la possibilité du déploiement de nous mêmes. La société au lieu d'être rassurante et aidante devient assujettissante et anxiogène.
- Il y a ensuite la perte de l'avenir. Face à la perte du monde, se constitue une nostalgie d'auto-défense, la création, pour se rassurer, d'un ordre ancien fantasmé et illusoire. Il en découle un refus de toute nouveauté ; une défiance à l'égard de l'inattendu, une peur vis-à-vis de tout changement et de tout progrès, process bien décrit par Berger et Luckman dans leur célèbre ouvrage *La construction sociale de la réalité*¹¹. Le réel se pétrifie et nous n'accueillons plus le possible.

Les deux architectures mondaines

Cette situation d'acosmicité dans une situation de vie sociétale, met nécessairement en jeu des questions d'éthiques puisqu'elle concerne directement les possibilités, pour chacun de vie bonne et de qualification de nos actions.

Dans ce cadre, il semble nécessaire d'analyser de nouveau l'acte architectural et de distinguer deux types d'agissements :

- Il y a d'abord l'architecture mondaine que je nomme constitutionnelle. Elle participe du mouvement ascendant. Sa situation historique fait qu'elle a pour objet de mettre en forme un monde nouveau libérateur et plein d'espérance. Chacun y projette une amélioration qualitative de sa vie spirituelle et matérielle.

L'aventure architecturale des républicanismes qui cherchèrent, par exemple avec l'invention des équipements publics, à formaliser un contrat social d'égalité, de liberté et de fraternité enthousiasmant, furent de cet élan. Ce fut également le cas pour l'aventure du modernisme qui se donnait comme objectif la démocratisation du bien-être matériel. Cette architecture est alors *constitutionnelle*, au sens où elle *constitue* un monde commun et qu'elle construit et matérialise, par les bâtiments, une *Constitution*, c'est à dire les bases morales ou législatives du vivre ensemble. Dans cette dynamique positive, elle participe à la fois d'une libération et d'une édification du collectif.

8 FÖSEL, *Après la fin du monde*, 2019, p. 285.

9 Voir FÖSEL, *Après la fin du monde*, 2019, pp. 79-84.

10 FÖSEL, *Après la fin du monde*, 2019, p. 9.

11 BERGERET LUCKMANN, *La construction sociale de la réalité*, 2022 (1966).

- Il y a par ailleurs, dans le cadre des effondrements des architectures mondainesacosmiques. Face aux fins de mondes, elles produisent une logique de maintien d'un ordre désuet. Elle ralenti plus qu'elle ne promeut le développement d'un ordre nouveau. Elle est fondamentalement réactionnaire, dérélictive et liberticide. Cette architecture collabore à un système acosmique et abstrait, vide de sens et contraire à la vie heureuse.

L'assujetissement qui constitue la mondanité devient alors problème et impose qu'elle soit interrogée éthiquement et pratiqué avec doute et conscience.

Arcadie et esthétique

Revenons en à la problématique de l'art.

La condition Arcadienne, nous l'avons vu, mit en question l'acceptabilité de la beauté et de l'art qui furent tout comme l'architecture, bani des idéaux de vie dans des natures idyliques accueillantes.

Cette radicale mise en doute s'accompagna, pour l'art, d'une révolution profonde.

Elle fut réalisée par l'invention et l'établissement de l'esthétique qui déclasse la beauté et l'art basés sur des notions de goût et de convention lesquelles reposaient en grande partie sur une logique aristocratique d'ordre sociétal.

La philosophie permit, par étapes, de dépasser l'inadéquation dénoncée, notamment par Rousseau, pour redéfinir complètement le statut de la beauté qui de conventionnelle se recentra au contraire sur la singularité de la personne. Les réflexions qui allèrent à travers le XVIII^{ème} siècle de Burke à Montesquieu, mirent au point l'esthétique dont Baumgarten créa le néologisme¹². Ces pensées délogèrent par degrés le beau de l'objet pour le reporter sur l'individu et dans sa sensibilité.

La contradiction fut ainsi levée, l'art put quitter l'Utopie pour prendre sa place en Arcadie.

Pour simplifier ce mouvement fut achevé par Kant dans sa *Critique de la faculté de juger* laquelle constitue l'aboutissement de la philosophie esthétique orthodoxe.

Le beau et l'art sont désormais définitivement désidéologisés et installés dans le domaine du subjectif et de l'individuel.

Ils constituent un pôle essentiel de la spiritualité de chacun.

Le beau et l'art, si nous condensons les formulations de Kant, se caractérisent par la provocation du sentiment de plaisir et de peine¹³ et celui d'une libre légalité de l'imagination¹⁴, l'entretien du libre jeu des facultés représentatives¹⁵, ou la capacité de donner un élan aux facultés de l'esprit¹⁶.

Les caractéristiques principales du Beau kantien désidéologisé sont : *plaisir désintéressé, finalité sans fin, universalité sans concept et régularité sans loi*.

Kant veut dire que l'on jouit de la chose belle sans pour autant vouloir la posséder, on la voit comme si elle était organisée à la perfection pour un objectif particulier alors qu'en

12 BAUMGARTEN Alexander Gottlieb, *Méditations philosophiques sur quelques sujets se rapportant au poème* (1735) et *Esthétique* (1750 - 1758).

13 KANT, *Critique de la faculté de juger*, 1993, Introduction, III.

14 KANT, *Critique de la faculté de juger*, 1993, § 22, Remarque générale sur la première section de l'analytique.

15 KANT, *Critique de la faculté de juger*, 1993, § 22, Remarque générale sur la première section de l'analytique.

16 KANT, *Critique de la faculté de juger*, 1993, § 49.

fait, l'unique fin à laquelle cette forme tende est sa subsistance, et c'est pourquoi on l'apprécie comme si elle incarnait à la perfection une règle, alors qu'elle est règle en soi. La caractéristique existentielle, c'est-à-dire téléologique, de l'art esthétique, est la production du sentiment d'un ordre du monde, qui, par le plaisir qu'il produit, permet d'entrevoir, par transcendance, l'intuition confuse d'un sens de l'existence.

De fait, les objets de l'art ne sont ni fonctionnels, ni utiles, et ne sont pas susceptibles de tenir un discours univoque. Ils n'ont aucune fin en dehors d'eux-mêmes, et échappent fondamentalement à toute instrumentalisation.

Ils sont en cela strictement désidéologisés. L'art ainsi redéfini est fondamentalement et par nature a-social.

Au regard de ces définitions quant à l'art, nous pressentons un conflit majeur entre l'architecture et ce nouveau beau moderne.

Approche d'un art architectural esthétique¹⁷

L'extraction de la pure beauté de l'amoncelement de concepts arbitraires par la Critique kantienne, a pour conséquence de libérer l'art de toute connotation sociétale et idéologique.

Si elle veut se maintenir parmi les arts, l'architecture doit dorénavant nécessairement se recentrer sur la libre subjectivité de l'individu à l'exclusion de toute autre prédestination.

Elle doit donc non seulement limiter toute expression de fonction ou d'ordre sociétal, mais également rejeter strictement tous les canons du beau platonicien auxquels elle était particulièrement attachée. Cela concerne notamment les quêtes de perfection liés à la raison qui relèvent de principes géométriques ou mathématiques tels que la régularité, la symétrie, les proportions, les règles etc.

Sur le fond, la pensée de Kant sur l'architecture en tant qu'art invalide totalement la trilogie vitruvienne. La solidité et l'utilité sont au mieux des préalables à l'existence du bâtiment mais ne peuvent pas contribuer à l'art en architecture. La rupture de fond provoquée par Kant est considérable et on s'interroge comment l'architecture peut bien, encore, se maintenir dans le domaine des arts.

Définition d'un art architectural esthétique kantien

Pour que l'architecture puisse se maintenir parmi les arts, ce que Kant ne réfute pas, il faut donc la réconcilier avec l'esthétique.

L'architecture en tant qu'art doit, dès lors se manifester par sa capacité à provoquer des sentiments, par l'œuvre. Quels sont les sentiments que l'architecture est susceptible de provoquer et qui font sa spécificité ?

Kant convoque pour différencier l'architecture de la sculpture, l'idée d'usage. Une précision s'impose, c'est de la transcendance de l'usage par l'idée dont parle Kant, et l'usage de l'architecture c'est l'organisation de la présence dans le monde.

Cela induit alors pour l'art architectural la définition suivante:

¹⁷ A ce propos, voir également: GUYER, *Kant and the Philosophy of Architecture*, 2011.

L'architecture en tant qu'art se caractérise par sa vocation à provoquer par l'œuvre des sentiments spécifiques qui répondent à la projection de soi en imagination, dans de libres manières d'habiter des mondes.

L'art architectural a alors pour objet, celui de nous procurer du plaisir en nous y aménageant par l'imagination qu'il provoque, une place bénéfique. L'architecture en tant qu'art est un travail sur l'espace d'existence et sur la présence ; l'habiter, au sens philosophique, heideggerien est le sujet de ses représentations.

Le sujet de la beauté en architecture est donc de raconter que le monde est bon pour nous en tant qu'humains, que l'espace nous est favorable et que le temps l'est aussi pour déployer nos vies. Elle peut nous faire ressentir que nous pouvons échapper à la finitude par la contemplation et la méditation ou au contraire nous offrir la possibilité de tirer profit de la fragilité, de la délicatesse, de la préciosité et de l'éphémère. Elle peut aussi nous faire approcher du sentiment de perte de soi dans l'harmonie d'un grand tout. Par voie de conséquence, la finalité de l'architecture n'est donc pas dans l'expérimentation d'un objet ou dans la construction mais dans l'idée de la présence au monde proprement humaine et métaphysique qu'elle représente.

L'art architectural pur ainsi défini, a pour seule fin l'émotion de l'individu, son objet est d'apporter à chacun des possibilités de plaisir et de réconciliation pour, dans les mots de Jean-Luc Nancy, se sentir exister sans que ce soit une absurdité ou une existence coupable sous la menace d'une condamnation¹⁸.

Conclusion: la dynamique Arcadie Utopie et l'éthique

Notre question initiale concernait la complémentarité, dans la succession des constructions et des effondrements, des dynamiques d'intégrations et de libération, d'idéaux utopiques et Arcadiens, des architectures mondaines et de l'art architectural pur, et elle interrogeait en particulier comment ces deux pôles s'enrichissent l'un l'autre.

En guise de réponse, je me référerai à deux textes remarquables.

Le premier est le Télémaque de Fénelon. Celui-ci me souffla l'idée d'idéaux bi-parti. Dans ce récit destiné à l'éducation du futur roi, Fénelon dépeint non seulement des situations idéales utopiques par lesquelles il expose divers systèmes politiques afin d'en tirer des leçons de vertus politiques mais aussi des situations Arcadiennes.

Les expériences de la Bétique ou du désert d'Oasis, entre autres, lui servent à exposer au jeune prince les conditions de la dignité humaine et d'établir les solides considérations de l'humain de l'homme qui sont les préalables nécessaires à tout forme de gouvernement bon.

Le second est un texte admirable de Friederich Schiller qui est d'une contemporanéité confondante et que je me suis permis de traduire. En 1794, c'est à dire au moment de la Terreur, son éditeur Cotta proposa à Schiller de créer une revue politique. Après mure réflexion il préféra prendre une position différente et il crea la célèbre revue *Die Horen*.

Voici un passage du texte programmatique qui fut publié pour la promotion de la souscription.

18 NANCY, *L'infini du progrès est un mauvais infini*, 2020, p.9.

À une époque où le proche bruit de la guerre effraie la patrie, où les combats des opinions et des intérêts politiques reproduisent cette guerre presque dans chaque cercle et n'en chasse que trop souvent les muses et les grâces, où ni les conversations ni les écrits du jour n'offrent de salut à ce démon omniprésent de la critique de l'état, il serait aussi osé que méritoire d'inviter le lecteur si distract, à une conversation d'un genre tout à fait opposé. En effet, les circonstances du moment semblent promettre peu de chance à un écrit qui s'imposera un strict silence sur le sujet favori du jour et cherchera sa gloire à plaire par autre chose que ce par quoi tout plaît maintenant. Mais plus l'intérêt limité du présent met les esprits en tension, les restreint et les assujettit, plus devient pressant le besoin de leur rendre leur liberté par un intérêt général et supérieur pour ce qui est purement humain et qui s'élève au-dessus de toute influence des temps, et d'unir à nouveau le monde politiquement divisé sous la bannière de la vérité et de la beauté. [...]

Au milieu de ce tumulte politique, elle doit constituer pour les muses et les charites un cercle étroit et confidentiel, d'où sera banni tout ce qui est marqué d'un impur esprit de parti. Mais, s'interdisant toute relation avec la marche actuelle du monde et avec les prochaines espérances de l'humanité, elle interrogera l'histoire sur le monde passé et la philosophie sur le monde à venir, elle recueillera des traits isolés sur l'idéal d'une humanité ennoblie [...] et elle s'emploiera à l'édification silencieuse de concepts plus justes, de principes plus purs et de mœurs plus nobles, dont dépend finalement toute véritable amélioration de l'état social. Dans la suite de cet ouvrage, on poursuivra ce but unique aussi bien par jeu que par sérieux, et aussi différentes que soient les voies empruntées pour y parvenir, elles viseront toutes, de près ou de loin, à promouvoir la véritable humanité.

On s'efforcera de faire de la beauté la médiatrice de la vérité et de donner à la beauté, par le biais de la vérité, un fondement et une dignité supérieurs.¹⁹

Ce texte d'une actualité saisissante exprime mieux que je ne saurais le faire, à quel point il est essentiel, de temps à autre, de passer du politique à l'art pour retrouver individuellement les repères les plus fondamentaux.

L'Arcadie, comme l'art et l'art architectural constituent, c'est mon propos, un état de référence de nature éthique qui doit servir de fondement aux organisations mondaines.

¹⁹ SCHILLER, Ankündigung Die Horen, 1794. In: SCHILLER, Über die ästhetische Erziehung des Menschen, 2021, pp. 195-198. Traduction personnelle.